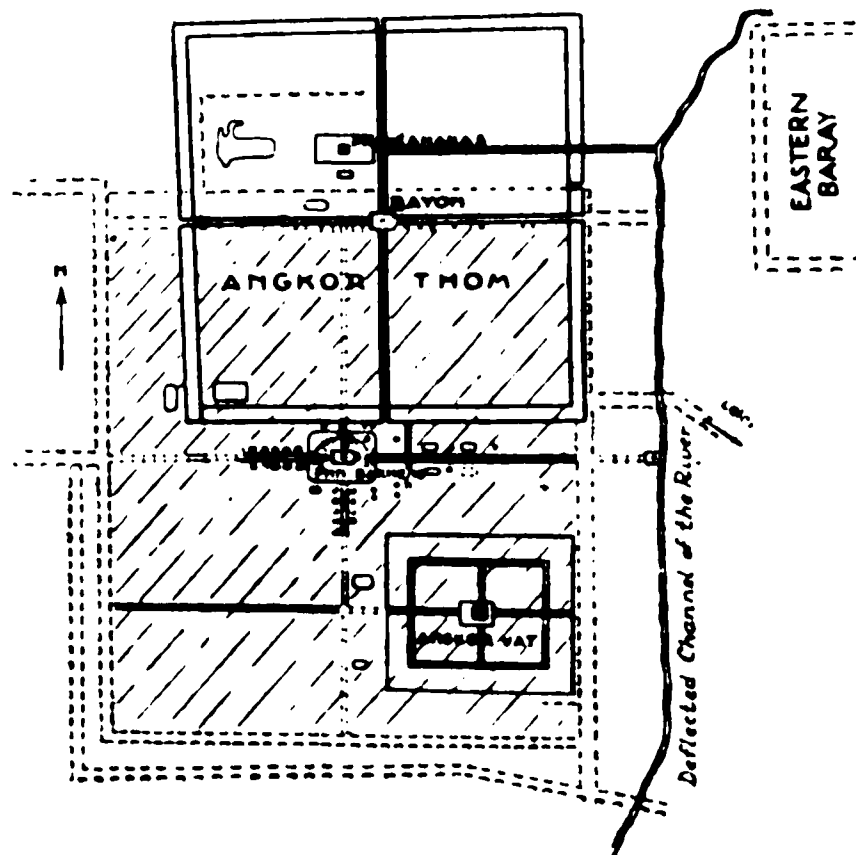


LA PREMIÈRE VILLE D'ANGKOR.

Les savants qui poursuivent l'étude du Cambodge ancien, ont cru pendant longtemps que la ville connue actuellement



sous le nom d'Angkor Thom, avec son enceinte de douze kilomètres, ses cinq portes monumentales et son magnifique temple central, n'était autre que la ville de Yaçodharapura, dont une inscription place la fondation à la fin du ix^e siècle, sous le règne du roi Yaçovarman I^{er}, un adorateur zélé du dieu Çiva. Il était admis en même temps, que le grand temple du Bàyon, dont les nombreuses tours à visages se dressent au centre de la cité, représentait le « Mont Central » des textes

khmers, le temple où se célébrait le culte du Roi-Dieu, c'est-à-dire de la Royauté divinisée sous l'aspect d'un lînga.

La découverte au Bâyon, en 1923, de diverses sculptures à sujets bouddhiques et en particulier, celle d'un fronton représentant le bodhisattva Lokeçvara, a soulevé des doutes sérieux quant à la destination rituelle de ce monument, doutes qui amenèrent M. L. Finot, alors directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, à reconnaître dans le temple central d'Angkor Thom, un ancien sanctuaire mahâyâniste, transformé en temple çivaïte. Hypothèse qui se trouve actuellement confirmée par la découverte toute récente d'un Buddha gigantesque, profondément enfoui dans les soubassements du Bâyon.

En 1927, M. Philippe Stern publiait sa thèse lumineuse et pénétrante sur le Bâyon. D'après cette thèse, la ville désignée actuellement sous le nom d'Angkor Thom n'était pas la capitale fondée au ix^e siècle par Yaçovarman I^{er}, mais une ville du xi^e siècle, édifîée par un grand souverain bouddhiste, Sûryavarman I^{er}.

La lecture des stèles sanscrites placées aux quatre angles de cette cité a permis ensuite à M. George Cœdès de prouver que les murs d'Angkor Thom et le Bâyon lui-même sont encore plus tardifs que ne l'avait pensé M. Stern et qu'ils datent, en réalité, des dernières années du xii^e siècle. Au lieu de représenter l'éclosion et le rapide épanouissement de l'art d'Angkor, le Bâyon d'Angkor Thom et tant d'autres monuments du même style, tels que Prâh Khăn, Ta Prohm, Bantây Kdêi, Bantây Çhmîr et Nâk Păn, appartiennent donc à une phase de décadence, et il convient d'y voir non pas l'aube, mais le crépuscule du « miracle khmèr ». Après les éclatantes preuves fournies par M. Cœdès, il ne semble donc point douteux, à l'heure qu'il est, que l'actuel Angkor Thom ne soit la cité élevée par un fervent adepte du bouddhisme, Jayavarman VII, après l'an 1177, année où l'ancienne capitale a été prise d'assaut et

mise à sac par les Chams, ces ennemis implacables du peuple khmèr.

Ce point étant acquis, il y avait lieu de rechercher l'emplacement de la première ville d'Angkor, la Yaçodharapuri du ix^e siècle. M. Stern avait suggéré de la situer autour du Phimânâkàs, dont la pyramide à gradins, ornée de lions et d'éléphants de pierre, et couronnée d'un petit sanctuaire de grès, occupe le milieu d'une vaste enceinte rectangulaire dans le quartier nord-ouest d'Angkor Thom. Mais cette hypothèse, attrayante à bien des égards, présentait de sérieuses difficultés. C'est en examinant, point par point, les arguments réunis par M. Stern en faveur de sa conjecture, que l'idée me vint de rechercher le centre de la première Angkor non pas en dedans, mais en dehors de l'enceinte construite par Jayavarman VII. En même temps, je me demandai si par hasard ce centre ne correspondrait pas au Phnom Bakhèñ, temple çivaïte du ix^e siècle, situé sur une petite colline boisée, non loin de la porte Sud d'Angkor Thom. En d'autres termes, ce temple, dans ma pensée, aurait représenté le « Mont Central », le sanctuaire où se célébrait jadis le culte du Roi-Dieu.

Au moment où mon hypothèse prenait forme, elle s'appuyait principalement sur le fait suivant : sur la carte archéologique d'Angkor, dressée en 1909 par les lieutenants Buat et Ducret, le Phnom Bakhèñ marque très exactement le centre géométrique d'un rectangle couvrant une superficie d'environ seize kilomètres carrés, dont les côtés Ouest et Sud sont encore représentés par de larges fossés transformés en rizières, tandis que le côté Est dessine une ligne parallèle à la rivière de Siemréap, détournée de son cours primitif pour former une sorte de chenal aux berges droites, comme tracées à la règle.

Un court séjour au Cambodge, en octobre-novembre 1931, me permit de vérifier sur le terrain les principaux éléments de ma thèse et d'établir, en collaboration avec mon collègue

M. Henri Marchal, conservateur d'Angkor, un plan théorique de l'ancienne capitale. En juillet 1932, le directeur de l'École Française me confia le soin d'entreprendre des recherches méthodiques dont la durée prévue était de trois mois. En réalité elles me retiennent à Angkor jusqu'à mi-novembre. Au début de ma mission, je profitai du concours de deux aviateurs de la marine, les lieutenants de vaisseau Menès et Aussenac, qui prirent un certain nombre de photographies aériennes au-dessus de la région à explorer. En survolant avec le lieutenant Menès la colline du Bâkhèn, je me rendis compte que celle-ci était entourée de nombreux bassins à moitié cachés dans la forêt. C'était là un indice important pour ma thèse, car la disposition symétrique de ces bassins confirmait l'existence de chaussées axiales partant du pied de la colline dans les quatre directions, c'est-à-dire vers l'Est, le Sud, le Nord et l'Ouest. J'entrepris alors, aidé par M. Marchal, et avec le concours de M^{lle} Georgette Naudin, correspondant de l'École Française, le dégagement de ces chaussées. On procéda en même temps à de soigneux sondages autour du Phnom Bâkhèn, ainsi que dans la partie Sud d'Angkor Thom où l'on pouvait supposer la présence de vestiges inédits, datant de l'époque de Yaçovarman. Ces travaux ne tardèrent pas à nous livrer un grand nombre d'indications précieuses pour nos recherches, et qui nous encouragèrent à persister dans la tâche entreprise. A la fin de notre première campagne d'exploration et de fouilles, en novembre 1932, nous avons retrouvé non seulement les grandes avenues axiales de la première ville d'Angkor, mais également son enceinte intérieure composée de fossés et d'une levée de terre rectangulaire, entourant le mont Bâkhèn, au niveau de la plaine. Nous avons repéré, en outre, les restes de plusieurs édifices et ouvrages en latérite, profondément enfouis dans la brousse et dont, jusqu'alors, on n'avait point soupçonné l'existence.

Je pouvais donc quitter Angkor avec l'impression très nette que nos investigations n'avaient point abouti à un échec, impression renforcée par le vif intérêt qu'avait manifesté, en visitant nos chantiers du Bâkhèñ, pendant un court séjour à Angkor, un de nos plus illustres connaisseurs de l'Asie Orientale, M. Paul Pelliot.

Un an après, en décembre 1933, je retournai à Angkor, chargé d'une nouvelle mission. Nous reprîmes, M. Marchal et moi, nos sondages et fouilles autour du Bâkhèñ, et cette fois, nous eûmes la joie de voir apparaître, au fond des tranchées creusées par nos coulis au pied de la colline, les portes Ouest et Sud de la ville disparue. Quant à la porte Est, celle qui correspondait à la face honorée du temple, le problème se trouvait déjà résolu, car au cours de ma précédente mission, en septembre 1932, nous avions exhumé, devant l'escalier monumental qui conduit au sommet du Phnom Bâkhèñ, une sorte de bastion ou de terrasse en latérite qui a dû servir de soubassement à un édifice d'entrée ou gopura en matériaux légers.

Le noyau de l'ancienne ville paraissant ainsi reconstitué, il nous restait à consacrer toute notre attention à la recherche de son fossé extérieur Nord qui devait traverser Angkor Thom de part en part, de l'est à l'ouest. De nombreux indices relevés au cours de nos fouilles me permettent, à l'heure actuelle, de le situer entre les vestiges de deux importantes levées de terre, dont l'une se trouve un peu au sud du Bâphuon, tandis que l'autre correspond au tracé des avenues qui conduisent du Bâyon aux portes Est et Ouest d'Angkor Thom. En procédant à des sondages le long de ces avenues, nous avons découvert, dès 1932, des gradins de pierre paraissant indiquer la présence d'un chenal ou fossé. Les fouilles systématiques exécutées au cours de l'hiver 1933-34 nous révélèrent qu'il s'agissait en réalité d'une succession de bassins, entrecoupés de chaussées

et de cours d'eau, dont l'un passait sous un pont de latérite encore fort bien conservé. La largeur exceptionnelle de cet ouvrage, 22 mètres, fait supposer qu'il correspondait jadis, non pas à une chaussée ordinaire, mais à une importante levée de terre.

Au cours de ma deuxième campagne archéologique, j'ai pu me servir d'un plan photographique au 1/5.000 du groupe d'Angkor, exécuté en janvier 1933 par le pilote-capitaine Gouet et l'observateur sergent-chef Guegaden, sur les instructions du lieutenant-colonel Kraemer, chef de l'aéronautique militaire en Indochine. A ce précieux document qui m'a fourni tant de suggestions et de renseignements utiles, allait s'ajouter, à la fin de ma mission, une carte au 1/10.000 de la région du Bâkhèñ, établie par un opérateur du Service Géographique, M. Michel Périnelli. Les débroussailllements effectués par nos coulis sous sa direction ont amené la découverte de 700 à 800 pièces d'eau artificielles, carrées ou rectangulaires, profondes quelquefois de 4 à 5 mètres, dont environ 300 ont été portées sur notre carte. La disposition de ces bassins est caractéristique. Tantôt ils se répartissent, selon un ordre déterminé, autour du Phnom Bâkhèñ, tantôt ils suivent les chaussées aviales de l'ancienne ville, à l'exemple des bassins déjà repérés par moi en avion, en juillet-août 1932. Leur grand nombre, à première vue, peut paraître surprenant, mais la chose s'explique aisément quand on songe aux centaines, aux milliers de cases et d'édifices en matériaux périssables qui devaient entourer jadis le Mont Central de Yaçovarman, et lorsqu'on évoque le rôle capital que jouent, encore de nos jours, les *trapéang* ou mares dans l'économie d'un village khmèr. M. Périnelli a pu également consigner sur sa planchette une levée de terre qui marquait la limite Est de la capitale du IX^e siècle et dont j'avais moi-même en vain cherché l'exact tracé.

En résumé, le problème paraît actuellement résolu. La « Première Angkor » est sortie de l'oubli, et ses temples, ses enceintes, ses chaussées et ses ponts, repris à la brousse, se sont harmonieusement regroupés autour de leur centre mystique et urbain, le Mont Bâkhèñ. Rien ne précise mieux les résultats obtenus que les mots par lesquels se termine un article de M. G. Cordès, récemment publié par le Kern Institute de Leyde : « On peut donc considérer comme un fait acquis que la ville de Yaçodharapura, fondée à la fin du ix^e siècle par Yaçoyarman I^{er}, couvrait une superficie considérable et formait avec l'immense pièce d'eau connue aujourd'hui sous le nom de Bàrày Oriental, un ensemble tout à fait grandiose. La capitale était entourée par un large fossé. Le « Mont Central », avec son temple du Roi déifié, doit donc être le Phnom Bâkhèñ, avec le temple çivaïte qui en couronne le faite⁽¹⁾. »

VICTOR GOLOUBEV.

(1) *Annual Bibliography of Indian Archeology for the year 1932*, p. 39. Le plan joint à la présente note est la reproduction de celui qu'accompagne l'article de M. Cordès.